

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 6 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 11 minutes du matin, Poste.
9 — 02 — — Omnibus.
1 — 45 — — soir, Omnibus.
4 — 18 — — Express.
7 — 18 — — Omnibus.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 03 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
8 — 41 — — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — — Express.
11 — 54 — — Omnibus-Mixte.
5 — 57 — — soir, Omnibus.
10 — 34 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 30 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR,

Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GRASSET, JAYAUD et MILON, libraires. Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

VOYAGE DE L'EMPEREUR A LILLE.

On lit dans le *Moniteur* :

L'Empereur et l'Impératrice sont partis ce matin 26, à dix heures, par le chemin de fer du Nord, pour assister à Lille aux fêtes anniversaires de la réunion de la Flandre à la France.

Leurs Majestés se sont arrêtées pendant deux heures à Arras, avant d'arriver à Lille.

En présentant à l'Empereur les clefs de la ville, le maire d'Arras a prononcé le discours suivant :

« SIRE,

« Rentrées des dernières au sein de la grande famille nationale, mais de tout temps françaises par le cœur, nos provinces aiment à voir les fêtes qu'elles ont instituées pour célébrer le glorieux anniversaire de leur réunion à la France, emprunter un nouveau lustre à votre présence, car pour elles l'amour et la pensée de la patrie ne se séparent pas de leur attachement à votre personne.

« Vous n'avez, elles le savent, douté ni de la force ni de la sagesse de la France, soit quand il s'est agi d'aider des peuples amis à défendre leur indépendance ou à la fonder, soit quand, abaissant les barrières qui entravaient encore les échanges à nos frontières, vous avez imprimé un mouvement plus hardi aux efforts du commerce et de l'industrie nationale, soit enfin quand, développant progressivement nos institutions politiques, vous avez fait avancer la nation toujours davantage

vers l'union désirable et difficile du pouvoir et de la liberté.

« Puisse le spectacle de sa puissance pacifique, élevée si haut sous votre règne, inspirer à ceux qui président aux destinées des peuples, avec le juste sentiment de ses forces, des pensées de concorde à l'égard de notre pays !

« La France est assez grande pour ne se point sentir diminuée, quelque transformation qui s'opère par delà de ses limites, et pour souhaiter la paix avec dignité. Son honneur ne sera jamais en péril sous le sceptre d'un Napoléon.

« MADAME,

« Les souvenirs et les vœux de cette cité tout entière n'ont jamais cessé de vous accompagner depuis le jour où vous vous y êtes arrêtée pour la première fois.

« Ils vous suivaient quand, il y a une année à peine, presque à nos portes, vous veniez rassurer par votre présence les populations que désolait un fléau destructeur.

« Grâce au ciel, Dieu veuille sur les princes qui de la grandeur souveraine ne réclament d'autre privilège que celui de braver les périls des plus austères devoirs, et trouvent leur récompense dans les bénédictions des peuples, qui prennent exemple sur leurs vertus.

« SIRE, MADAME,

« En vous exprimant aujourd'hui les sentiments de respectueuse fidélité qui animent tous les cœurs dans la vieille cité artésienne, permettez-nous de reporter aussi notre pensée vers ce jeune prince qui, formé à de tels exemples, digne du nom qu'il porte, continuera les nobles traditions de sa maison.

« Un présent glorieux ne suffit pas à un grand peuple, il veut un lendemain, et le Prince Impérial, c'est l'avenir de la France.

« Vive l'Empereur ! vive l'Impératrice ! et vive le Prince Impérial ! »

L'Empereur a répondu :

« Monsieur le maire, je me retrouve avec plaisir au milieu de vous, après un si long espace de temps, et j'ai saisi avec empressement l'occasion d'une fête nationale pour venir connaître vos désirs et vous assurer que ma sollicitude pour tous les intérêts du pays ne vous manquera pas.

« Vous avez raison d'avoir confiance dans l'avenir ; il n'y a que les gouvernements faibles qui cherchent dans les complications extérieures une diversion aux embarras de l'intérieur. Mais quand on puise sa force dans la masse de la nation, on n'a qu'à faire son devoir, à satisfaire aux intérêts permanents du pays, et, tout en maintenant haut le drapeau national, on ne se laisse pas aller à des entraînements intempestifs, quelque patriotiques qu'ils soient.

« Je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez pour l'Impératrice et pour mon fils. Soyez sûr qu'ils partagent mon dévouement pour la France, et que leur plus grand bonheur serait de faire cesser toutes les misères et soulager toutes les infortunes. »

Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice sont arrivées à Lille, lundi 26, à quatre heures et demie, et se sont rendues immédiatement à l'église de Saint-Maurice, où elles ont été reçues par l'archevêque de Cambrai. Elles ont

parcouru en voiture découverte les rues et les boulevards conduisant à la Préfecture, où elles sont arrivées à six heures. Une pluie d'orage a tombé durant presque tout le trajet. Les acclamations ont été générales et chaleureuses. La haie était formée sur tout le parcours par les députations des sapeurs-pompiers, des diverses sociétés et des municipalités de tout le département.

Le soir, à dix heures moins un quart, Leurs Majestés se sont rendues au théâtre. Elles ont été accueillies sur tout le parcours par les plus vives acclamations. Au théâtre, mêmes acclamations, à l'entrée. Pendant l'entr'acte, où Leurs Majestés ont paru au balcon, elles ont été longuement acclamées par une foule immense.

La cantate exécutée en leur honneur a été plusieurs fois interrompue par les bravos, les applaudissements, les cris de : Vive l'Empereur ! vive l'Impératrice ! vive le Prince Impérial !

Leurs Majestés ont quitté le théâtre à dix heures et demie.

Nous lisons dans la correspondance parisienne de l'*Indépendance belge* :

« On a fort remarqué la visite faite par le roi de Prusse au prince de Joinville et au duc d'Aumale à Wiesbaden, où ces deux princes se trouvaient à ce moment. On a voulu élever cette rencontre à la hauteur d'une revanche, de la part de la Prusse, de l'entrevue de Salzbourg. Il y a là évidemment exagération. »

La Gazette nationale de Berlin n'est guère

FRUITS.

3

UN AMI DE MOZART

(Suite.)

La servante obéit encore, mais toujours de fort mauvaise humeur.

— Maintenant, reprit le vieillard quand le souper fut terminé, il faut lui préparer un lit pour la nuit.

— Oh ! ce sera bientôt fait, répondit Gretchen ; deux chaises dans la cuisine feront son affaire.

— Dans la cuisine !... deux chaises !... Deviens-tu folle, Gretchen ?... Tu vas rouler ici le canapé du salon et prendre ensuite deux couvertures de mon lit.

— Eh bien ! avec ses vêtements sales, il arrangera singulièrement les couvertures et le canapé. Mais, puisque vous êtes le maître...

Le nouvel ordre de Wilhem fut exécuté avec aussi peu de grâce que les précédents. On improvisa un lit pour le petit mendiant, on le coucha et on le laissa dormir. Il dormit d'aussi bon cœur qu'il avait mangé. Jamais il n'avait passé une aussi bonne nuit.

Quand il rouvrit les yeux, il vit à son chevet le vieux Wilhem qui étalait sur une chaise un habillement complet, tout neuf.

Au bout de huit jours, Halfner se prit à aimer le petit Karl comme il eût aimé son propre fils. A chaque instant, il découvrait en lui une nouvelle et charmante qualité. Il lui donna les premières notions de la musique, et l'orphelin montra pour cet art des dispositions extraordinaires. Il ne tarda pas à le placer comme externe au lycée de Salzbourg, profitant de la précocité intelligence que montrait cet enfant de six ans.

Karl était d'une nature si douce, si sympathique, qu'il avait réussi même à capter la difficile affection de Gretchen. On lui avait préparé une chambre, et elle entretenait la chambre et l'enfant dans une propreté parfaite. Elle veillait avec une sollicitude presque maternelle à ce qu'il ne lui manquât rien. Par ses manières câlines, il toucha le cœur de cette femme qui n'avait jamais rien aimé. Elle devint indulgente pour les défauts du petit mendiant qu'elle avait abreuvé tout d'abord de ses plus cruels dédains. Elle fut heureuse de cette pure et généreuse affection qu'elle lui portait et qui lui faisait prendre d'elle-même une plus haute estime. Il devint pour

elle une récréation délicieuse, pleine d'attendrissement, en même temps qu'il fut la joie de cette maison, naguère si triste.

Wilhem Halfner rajeunit tout-à-coup ; son dos voûté se redressa, ses joues pâles et amaigries se colorèrent et se remplirent. Depuis qu'il était père, les voisins ne le reconnaissaient plus ; ils le voyaient rire, lui qu'ils avaient vu pleurer ; ils l'entendaient fredonner des airs du grand Mozart, le mort tant adoré et tant regretté. Il se rappela qu'il avait joué du violon autrefois, et se remit avec ardeur à l'étude de cet instrument ; toute sa passion des anciens jours pour la musique lui revint avec une force nouvelle. Il donna des leçons à son fils adoptif jusqu'à ce que ce dernier en sût autant que lui. Alors il fut obligé de lui choisir un autre maître. L'éducation musicale du jeune Karl ne fut confiée qu'au plus habile musicien de la ville.

Quatre ans s'écoulèrent ainsi. Un jour on vint chercher Wilhem de la part de Nartwill, un ancien soldat, qui était près de rendre le dernier soupir. Nartwill avait servi sous ses ordres ; le général l'avait beaucoup connu et beaucoup apprécié. Après avoir perdu sa femme, le vieux soldat se mourait dans la misère, laissant une petite fille de six ans,

dont l'avenir l'inquiétait.

Cette pauvre et frêle créature, comprenant vaguement le grand malheur dont elle était menacée, sanglotait près du lit de son père. C'était un ravissant petit ange aux cheveux bleus. En ce moment, cette faible enfant, repliée sur elle-même et pleurant à côté d'un moribond, faisait pitié. Elle aimait le vieux Wilhem Halfner, qui était son parrain et qui souvent lui avait fait d'agréables présents. Il lui avait donné les prénoms de la sœur de Mozart, Marie-Anne.

Au bruit qu'il fit en ouvrant la porte, elle releva la tête, le vit à travers ses larmes, se leva et courut à lui en s'écriant :

— Oh ! mon parrain ! guérissez mon pauvre père qui souffre !

— Excusez, mon général, murmura le moribond, elle croit que vous avez le pouvoir de me tirer de là ; il n'y a que Dieu qui pourrait faire ce miracle.

— Et c'est ta faute, si tu en es là.

— Ma faute, à moi, général ?

— Oui, ta faute, Nartwill ; je suis bien mécontent de toi. Pourquoi ne m'as-tu pas fait prévenir, dès que tu te sentais malade ? Je t'aurais fait soigner et aujourd'hui tu serais rétabli, ta fille ne serait pas

satisfaite du ton des journaux autrichiens depuis l'entrevue de Salzbourg. Tout en déclarant à plusieurs reprises qu'elle n'a pas peur, elle leur reproche de se faire, avec la France, les gardiens de la paix de Prague et d'avoir la prétention de serrer les rênes à la Prusse.

On écrit de Berlin au *Temps* :

Je m'empresse de vous transmettre une nouvelle dont l'importance n'échappera à personne.

« En réponse à l'entrevue de Salzbourg, il est question d'une entrevue entre le roi de Prusse et les rois de Bavière et de Wurtemberg, et les grands-ducs de Hesse-Darmstadt et de Bade.

» Cette entrevue aurait lieu à Bade, vers le 6 ou le 7 septembre. C'est le grand-duc de Bade, me dit-on, qui s'est chargé de négocier à ce sujet, avec ses « frères » du midi de l'Allemagne. »

On écrit de Madrid, 26 août :

Après la défaite des insurgés, les mesures de grâce ont produit le meilleur effet. Plus de mille d'entre eux en Catalogne et quelques-uns dans la province de Valence, se sont présentés aux autorités. Contreras, à la tête d'une centaine d'individus, reste de ces bandes, a été forcé de passer en Aragon.

En Aragon, bien que l'amnistie n'y ait pas encore été publiée, un grand nombre d'insurgés, parmi lesquels plusieurs carabiniers, ont mis bas les armes; d'autres sont entrés en France par Urdax.

Les bandes d'Aragon qui avaient réuni 1,200 hommes, n'en comptaient plus hier que 400. Il est probable que la publication de l'amnistie amènera leur soumission. Les restes de l'insurrection, commandés par Pierrad et Contreras, se trouvent du côté de Benesque et Canfrane, près de la frontière, poursuivis par les troupes.

Le reste du pays est tranquille.

Pour les articles non signés : P. GODET.

Nouvelles Diverses.

On assure que le camp de Châlons sera levé le 1^{er} septembre, mais que les seize régiments d'infanterie formant les quatre divisions du camp restent embrigadés, et seront tous placés sur la frontière du Nord et de l'Est.

— Nous lisons dans la *Presse* :

« Une commission de dignitaires de la couronne se rendra, dit-on, prochainement à Vienne pour recevoir et rapporter en France les restes du duc de Reichstadt. On désigne déjà comme devant faire partie de la mission MM. le maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, de Bassano, Cambacérès, le général Fleury. Le cercueil du prince est dans l'église

du couvent des Capucins, à Vienne, où il mourut le 22 juillet 1832. Son aïeul, l'empereur d'Autriche, François II, l'avait nommé, en 1831, lieutenant-colonel du régiment d'infanterie hongrois Giulay, qui tenait garnison à Vienne.

» Le ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts est chargé de prendre toutes les dispositions convenables pour l'accomplissement de ce pieux devoir de l'Empereur envers Napoléon II. Les cendres du prince seront déposées dans la basilique de Saint-Denis, à l'emplacement réservé sous le chœur pour la famille impériale. »

— La *Gazette de France* croit savoir que, par suite de l'augmentation de la population électorale inscrite, les circonscriptions électorales seront remaniées à Paris, qui enverrait désormais au Corps-Législatif douze députés au lieu de neuf.

— Les expériences du tir du fusil Chassepot se continuent au camp de Châlons. Douze coups à la minute sans viser, et huit coups avec visée, tels sont les résultats obtenus.

— M. Dreyse, l'inventeur du fusil à aiguille, a trouvé un nouveau fusil à grenades, balles explosibles, s'éparpillant sur une largeur de cinq pieds et une hauteur de trois.

— Voici comment se sont répartis les prix décernés dans le concours de *faucheuses*, de *fanèuses* et de *moissonneuses*, qui a eu lieu à Billancourt.

Pour les *faucheuses*, les deux prix ont été gagnés par l'Amérique.

Pour les *fanèuses*, c'est l'Angleterre qui a remporté le premier et le deuxième prix.

Pour les *moissonneuses* (machines à deux chevaux), 1^{er} prix : Amérique; 2^e prix : France. (Machines à un cheval) prix unique : France. (Machines à un cheval) mention : Espagne.

— Samedi, plusieurs établissements, restaurants, cafés ou brasseries sont restés fermés au pourtour du palais de l'Exposition, par suite de l'enlèvement des chaises.

Tout porte à croire cependant qu'ils seront prochainement ouverts, et que d'ici à peu de jours le dissentiment produit par l'exécution du jugement intervenu entre la commission et le fermier des chaises aura cessé.

— Un photographe courageux s'est rendu sur le terrain même où Maximilien est tombé criblé de balles. Le gilet, le paletot de l'empereur, le peloton d'exécution, la chapelle où il a été transporté sont ainsi représentés avec la fidélité la plus scrupuleuse sur les épreuves que l'on trouve chez M. Auguste Klein, de Vienne, 6, boulevard des Capucins, à Paris. Envoyer 4 francs en mandats ou timbres-postes. On recevra en même temps la relation authentique qu'a publiée le *Figaro* de ce déplorable événement. (457)

exposée à perdre son père.

— Ne soyez pas mécontent contre moi, général; je croyais que ce n'était rien, je ne voulais pas vous déranger pour peu de chose. Je prenais du courage; mais voilà que la mort approche, nous ne pouvons la renvoyer. Mais si je m'en vais, il lui restera son parrain, à la petite. Vous allez être obligé de vous en charger, mon général.

— Certes, je m'en charge avec grand plaisir!

Le moribond fit un effort et tendit une main défaillante à son ancien général pour le remercier; celui-ci la pressa avec commisération. Un instant après, l'ex-militaire avait cessé de vivre.

Le vieux Wilhem Halfner fit conduire chez lui la pauvre enfant qui continuait à pleurer à chaudes larmes. Il n'épargna rien ensuite pour que le mort eut une sépulture honorable.

Gretchen ne fut guère enchantée de la nouvelle adoption de son maître. Il fallut qu'il employât son autorité pour mettre un frein à la sévérité injuste qu'elle montrait à l'orpheline désolée. Elle n'aimait pas les visages tristes ni les nouveaux visages; les larmes qu'elle ne pouvait sécher l'irritaient. Elle s'imaginait qu'en brusquant la pauvresse, elle la consolait.

En la comparant à Karl, elle fut souvent sur le point de la détester. Karl prit tout de suite Marie en amitié; avec ses naïves caresses, il réussit à la distraire de son chagrin. Il employa toute son influence sur la terrible gouvernante pour la disposer à plus d'indulgence envers sa petite amie. Son ascendant sur elle était si grand, qu'il parvint à obtenir à l'innocente un traitement meilleur. En grandissant, Marie exerça le charme de sa beauté sur la vieille fille et gagna son affection.

Quant à Wilhem, il avait pour les deux orphelins une tendresse toute paternelle. Sa vie avait un but désormais : le bonheur de ses enfants adoptifs; son cœur n'était plus vide : il était rempli par le dévouement.

Les deux enfants grandirent ensemble, s'aimant d'une affection qui faisait plaisir. Marie eut un professeur qui vint chaque jour lui donner des leçons sous les yeux de Wilhem. Outre sa langue maternelle, elle apprenait le français avec une grande facilité.

Karl réalisa toutes les espérances du vieillard; non-seulement il était de première force sur le violon et sur le piano, mais encore il écrivait des compositions charmantes. Elles enthousiasmaient son père

MORT DE M. VELPEAU.
L'illustre chirurgien Velpeau est mort le 24 août. Ce professeur, dont les travaux, dit l'*Opinion nationale*, sont célébrés dans toute l'Europe, occupait à l'Institut (Académie des sciences) le fauteuil laissé vacant par la mort du chirurgien Larrey. Sa clinique faite à l'hôpital de la Charité avait contribué, autant que ses livres, à son influence. Depuis le mois d'août 1859, il était commandeur de la Légion-d'Honneur.

Cette réputation, ces honneurs, Velpeau les devait à son énergie dans le travail qui, depuis son enfance, ne l'a quitté qu'à sa dernière heure.

Fils d'un honnête maréchal-ferrant de Brèche, (dans l'Indre-et-Loire, Louis-Marie Velpeau passa sa première jeunesse à aider son père dans son métier et dans les pratiques les plus simples de l'art vétérinaire. Un *Traité d'Hippiatrique* et le *Médecin des Pauvres*, les deux seuls livres qui formaient la bibliothèque paternelle, lui donnèrent quelques notions de médecine pratique, et jetèrent dans son cerveau le faible germe de ces vastes connaissances chirurgicales qui l'ont fait remarquer depuis.

C'est à l'hôpital de Tours que, par les soins d'un compatriote, il étudia à la fois le français, le latin, la géographie, l'histoire, l'anatomie, la physique et toutes les branches de la médecine. A force d'application au service de l'hôpital, il se fit admettre comme interne, et, au bout de quinze mois, Velpeau fut reçu officier de santé.

Seul, il avait appris à lire et à écrire; seul, et au prix des plus incroyables privations, il en arriva à réunir le petit pécule nécessaire pour venir à Paris. En 1821, il était couronné au concours de l'Ecole pratique, puis nommé aide d'anatomie. C'est en 1825 qu'il passa sa thèse et reçut le titre de docteur. Sept ans plus tard, en 1830, il fut nommé chirurgien de la Pitié. En 1835, il remporta, sur M. Lisfranc, la chaire de clinique chirurgicale.

Outre ses leçons orales recueillies et publiées par ses élèves, MM. Jeanselme et Pavillon, Velpeau laisse un grand nombre de travaux parmi lesquels le plus remarquable du maître : *Embryologie ou Oologie humaine, contenant l'histoire descriptive et iconographique de l'œuf humain*.

Le docteur Velpeau, qui vient de mourir entouré de sa famille, de ses amis et de ses élèves qui depuis trois jours ne le quittaient plus, avait atteint ses 72 ans au mois de mai dernier.

Chronique Locale et de l'Ouest.

COURSES DE SAUMUR. — 2^e JOUR.

1^o Course au trot (gentlemen-riders). — 600 fr. donnés par la Société des Courses, savoir :

un objet d'art d'une valeur de 500 fr. et 200 fr. en argent au premier arrivant, 100 fr. au second. — Entrées : 20 fr., dont moitié au second arrivant et l'autre moitié au troisième, pour chevaux de tout âge et de toute espèce, nés en France. — Distance : 4,000 mètres. — Poids : 75 kilog.

Cette course a bien inauguré la journée. Les concurrents étaient nombreux et deux chevaux surtout ont particulièrement attiré les regards.

Zyt, déjà connu sur notre hippodrome, appartenant à M. Baudry d'Asson, est arrivé premier, laissant à 50 mètres derrière lui ses rivaux.

Après lui, *Ultimus*, à M. Ledenmat, de Côtes-du-Nord. Au départ, *Ultimus* a refusé et s'est trouvé le septième. Tout espoir semblait perdu pour lui, mais il dépassa bientôt ses devanciers et arriva deuxième aux tribunes, suivi de *Centaure*, monté par M. de Barral.

Ultimus a été l'objet de l'admiration générale; il a été, dit-on, vendu 2,000 fr., immédiatement après la course au trot.

S'il n'avait pas refusé au départ, *Zyt* eût trouvé un redoutable concurrent à lui disputer le prix.

2^o Un objet d'art donné par la ville de Saumur, pour MM. les sous-officiers élèves-instructeurs, montant leurs chevaux d'armes.

La course des sous-officiers a été bien menée, les obstacles ont été abordés sans précipitation et franchis avec assurance. *Adastrie*, monté par M. Fauche, du 6^e hussards, a gagné d'une demi longueur sur *Dévorante*, montée par M. Peuillard.

Abaca, monté par M. de Bizemont, est arrivé troisième.

3^o Un objet d'art donné par la ville de Saumur, pour MM. les sous-officiers titulaires de l'Ecole impériale de cavalerie, montant leurs chevaux d'armes.

Les sous-officiers titulaires ne se sont pas moins distingués que leurs camarades, dans la manière de conduire cette course.

M. Marie, montant *Anémone*, est arrivé premier devant la tribune du jury. Après lui, M. Maron, montant *Céladon*, puis M. Chevon, montant *Améhisie*.

Lady-Noire est bien arrivée troisième, mais elle a été disqualifiée.

Céladon, ayant gagné le prix plusieurs années de suite, avait reçu une surcharge de 22 kilog.

4^o Steeple-chase militaire. — Un objet d'art de la valeur de 1,200 fr. et 500 fr. en espèces, donnés par l'administration des Haras, pour tous les officiers en activité de service résidant en France et n'ayant pas pris part au steeple-chase militaire du premier jour. — Distance : 1,500 mètres, avec huit obstacles à franchir.

Ce steeple a été couru par 15 cavaliers, qui se sont presque toujours tenus en peloton serré, sans confusion cependant; il n'y a pas eu le moindre accident.

adoptif, qui lui mettait toujours devant les yeux l'exemple du grand Mozart. Parfois il croyait voir revivre son illustre ami dans son fils bien-aimé.

III.

Après avoir longuement causé avec ses deux enfants adoptifs, Wilhem se leva de son fauteuil et, profitant du beau temps, descendit dans son jardin avec eux. Il marchait d'un pas ferme, tenant à la main un bâton, qui n'était pas pour lui un utile appui. Karl lui avait offert son bras, mais il avait cédé cette galanterie à la jeune fille, qu'il savait très-sensible à toute prévenance. Le jeune homme s'était avancé vers elle et lui avait présenté son bras; elle y avait passé sa jolie petite main en rougissant et en baissant la tête. Cet embarras n'avait pas échappé à l'œil clairvoyant du vieillard, et il avait souri.

Ce jardin où ils se promenaient et qui était la propriété de M. Halfner, était très-vaste et distribué avec un goût parfait. De grands arbres protégeaient de leur ombre les fleurs délicates contre l'ardeur du soleil. De gracieux bocages offraient leur abri odorant aux promeneurs fatigués. Un rosier gigantesque occupait le milieu d'une plate-bande et dominait

toutes les plantes qui l'environnaient. Il avait été planté par Karl, et l'on avait pour lui une sorte de respect, jamais on n'avait touché à l'une de ses nombreuses fleurs. Comme on vint à passer près de lui, Marie en fit l'éloge; Karl bondit aussitôt au milieu de la plate-bande, au risque d'écraser des violettes magnifiques, conpa dextrement la plus belle branche du rosier et vint l'offrir à son amie, qui l'accepta en rougissant de nouveau. Cet acte de galanterie empressée fit sourire encore M. Halfner.

Ils allèrent s'asseoir sur un banc de gazon, et le jeune homme renoua la conversation en parlant de son art favori. Naturellement il fut bientôt question de ce qu'il avait composé, et il reçut des éloges des deux côtés.

— Tu sais que je ne t'accorde jamais que les éloges que tu mérites, mon cher fils, lui dit Wilhem, car j'ai toujours craint de te donner de l'orgueil. Eh bien! je te le déclare aujourd'hui, tes dernières compositions m'ont ravi.

— Votre tendresse pour moi, mon bon père, me l'explique suffisamment, répondit modestement Karl.

— Oh! ma tendresse ne m'aveugle pas, va! Je t'ai jugé sainement, tu as du génie, je le sais.

M. Chapuy, officier des guides, est arrivé premier, montant *Paquita*; M. de Laurence est arrivé deuxième, montant *Active*, et M. de Clauzade est arrivé troisième, avec *Aélius*.

5^e Prix du chemin de fer. — Steeple-chase (gentlemen-riders). — 1,000 fr., dont 500 fr. donnés par la Compagnie du chemin de fer d'Orléans, et 500 fr. donnés par la Société des courses, pour chevaux entiers, hongres et juments de 4 ans et au-dessus, de toute espèce et de tout pays. — Poids commun : 67 kilog. 1/2. — Entrée : 40 fr., pour le deuxième arrivant.

Quatre chevaux étaient engagés; deux seulement ont couru : *Elise*, à M. de Lavignée, montée par son propriétaire, et *Coco*, à M. Baudry d'Asson, monté par M. de Goulaine.

Ce steeple a été mené avec beaucoup d'habileté et a été une des plus jolies courses de la journée. *Elise* est arrivée première, gagnant de quelques mètres seulement sur *Coco*. Le prix a donc été chaudement disputé.

6^e Prix de consolation : Objet d'art. — Steeple-chase (gentlemen-riders). — Handicap, pour tous chevaux, autres que ceux de pur sang, ayant couru aux courses de Saumur et n'ayant pas gagné sur cet hippodrome en 1867. — Distance : 2,000 mètres environ et 10 obstacles environ. — Entrée : 20 fr. au second, s'il y a moins de 8 chevaux, s'il y en a plus, moitié seulement au deuxième arrivant.

Sept chevaux engagés. Arrivé premier, *Siamislas*, monté par M. de Bonardi; deuxième, *Phirinée*, monté par M. de Chauvelin.

Cette course, qui terminait la journée et nos fêtes, a été funeste à plusieurs. Au dernier tournant, avant d'arriver aux tribunes, cinq chevaux se sont dérobés et se sont jetés dans les cordes. Malheureusement, malgré la surveillance des factionnaires, les avis réitérés et l'expérience acquise depuis longtemps déjà, il se trouve toujours des spectateurs qui se tiennent sur le bord de la piste et aux extrémités de l'hippodrome. Aussi quelque malheur était-il inévitable. Dans le sanve-qui-peut général, un jeune ouvrier armurier, le sieur Cochard, de Chartres, a été renversé par le cheval de M. Billerey; il a reçu une contusion à la tête et a eu deux côtes enfoncées. M. Billerey a été également précipité sur le turf; dans sa chute, il s'est cassé la clavicule, a eu tout le côté droit de la poitrine brisé, et un épanchement au cerveau est venu aggraver sa situation. Trente heures après cet événement, il n'avait pas encore recouvré sa connaissance.

Au même instant et presque au même endroit, M. de Bellaing tombait, aussi lui, dans les cordes et se brisait la clavicule. Son état n'inspire aucune inquiétude.

Les secours ont été aussitôt organisés, et les premiers soins ont été donnés aux trois blessés, sur l'hippodrome, par M. le docteur Trudeau, médecin-major de l'École, et par les aides sous ses ordres.

Sans ce fatal événement, nos courses auraient eu cette année un éclat inaccoutumé. On a constaté le soin que prend chaque fois la commission de la Société pour procurer plus de bien-être aux sociétaires et aux nombreux étrangers qui se rendent aux courses. On a beaucoup félicité la commission, de l'installation d'une tente au-dessus de la tribune des souscripteurs. C'était fort agréable contre l'ardeur du soleil, pendant la journée de dimanche, et on trouvait un abri certain contre la pluie que l'on redoutait le deuxième jour.

Voici une nouvelle amélioration que réclame la sécurité publique : ne pourrait-on pas faire autour de la piste, aux extrémités de l'ellipse seulement, une seconde enceinte entourée de cordes, qui, en ces deux points, éloignerait le public de tout danger, et offrirait aux cavaliers assez d'espace pour ramener leurs chevaux dérobés?

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. Billerey respire encore, mais il reste peu d'espoir de le conserver à la vie. Il est toujours sans connaissance.

On lit dans le *Journal de Maine-et-Loire* :

La session du Conseil général de Maine-et-Loire a été ouverte lundi. M. Louvet, président, a prononcé un de ces discours qui ont l'heureux privilège de résumer, en termes d'une éloquente simplicité, les vœux, les désirs et les aspirations d'un pays.

L'honorable président a parlé de la paix en homme politique et en chrétien; il sait quelles grandeurs réelles et quelle force elle donne à la France; aussi veut-il la conserver, tant que son maintien sera compatible avec les exigences de notre honneur. Il serait à désirer qu'un pareil langage fût tenu par tous les présidents des Conseils généraux; ce serait la voie la plus sûre pour faire arriver la vérité jusque dans les régions les plus élevées du pouvoir. Quoiqu'il en soit, félicitons M. Louvet d'avoir accompli un bon acte et fait un excellent discours.

Voici comment s'est exprimé M. le président :

« Messieurs et chers collègues,

« L'année qui s'est écoulée depuis notre dernière séparation, a été marquée par deux événements considérables. Une guerre, qui semblait imminente, a été conjurée par la sagesse des nations de l'Europe; et ces mêmes nations, au lieu de dépenser leur sang et leurs trésors dans les hasards des batailles, se sont donné un pacifique rendez-vous au Champ-de-Mars de Paris pour y célébrer en commun la fête de l'Industrie sous la présidence de la France. Grand exemple et grande leçon ! Messieurs. Puisse l'avenir en profiter !

« Les peuples sont las des guerres ainsi que des révolutions. Les révolutions et les guerres ne profitent jamais à personne, pas même à ceux qui semblent en tirer momentanément

quelques avantages. Pour les nations comme pour les individus, il n'y a de solide et de durable que ce qui s'acquiert naturellement sans secousse, sans violence et à l'aide du temps. Méditons ces vérités, Messieurs, et propageons-les autour de nous.

« La France, homogène dans toutes les parties de son territoire, appuyée sur son génie civilisateur et sur ses grands souvenirs de gloire militaire, n'a rien à envier à personne. Elle fait des conquêtes désormais autrement et mieux que par l'épée. Ne vient-elle pas d'être proclamée la reine du monde par les étrangers venus de tous les points du globe pour visiter son Exposition ? Qu'elle continue donc à développer en paix, sous la double égide d'un gouvernement fort et d'une sage liberté, tout ce qu'il y a en elle de vitalité, de puissance et de féconde initiative.

« Pour la première fois, Messieurs, vous allez exercer dans leur plénitude les nouveaux droits qui vous ont été conférés par la loi du 18 juillet 1866. Si agrandies que soient ses attributions, le Conseil général de Maine-et-Loire sera facilement et toujours à la hauteur de la tâche qui lui est dévolue. Mettons-nous donc résolument à l'œuvre; propageons l'instruction primaire; achevons nos voies de communication; hâtons, par nos vœux, le perfectionnement de la navigation de notre fleuve et de nos rivières; appelons, en faveur de nos contrées, la création par l'Etat de nouvelles lignes ferrées; préparons-nous en même temps à créer bientôt nous-mêmes des chemins de fer départementaux, car la vapeur est destinée à remplacer presque partout l'ancien mode de traction; semons, sur toutes les parties de notre Anjou, le mouvement, la vie et le bien-être. C'est ainsi, Messieurs, que dans la sphère d'action qui nous appartient, sphère modeste sans doute, mais large et belle cependant, nous aiderons notre patrie à accomplir ses destinées. L'avenir, assurément, n'appartient qu'à Dieu; mais l'homme doit faire tout ce qu'il peut pour le préparer; et Dieu ne bénit et ne féconde que ce qui se présente à lui sous la forme du travail, de la prévoyance et de l'effort persévérant. »

Le petit séminaire Mongazon a obtenu, cette année encore, aux derniers examens du baccalauréat, un succès remarquable. Sur quatorze élèves qui se présentaient pour la première fois, douze ont été reçus, parmi lesquels trois de notre pays :

Henri Charnod, de Saumur;
Edouard Guéret, de Doué-la-Fontaine;
Henri Guyard, de Saumur.

On lit dans le *Courrier de la Vienne* :

« L'instruction relative à l'affaire du château de la Meilleraie se poursuit avec activité. Nous avons dit que M. le docteur Ganne, de Parthenay, avait été chargé de faire l'autopsie du

corps de M. T.... On dit qu'un savant chimiste de Poitiers vient d'être appelé à Parthenay, pour l'instruction à laquelle donne lieu cette affaire. L'émotion est très-vive dans toute la contrée. »

Pour chronique locale et nouvelles diverses : P. GODERT.

Dernières Nouvelles.

Lille, 28 août, midi 50. — L'Empereur et l'Impératrice partent pour Dunkerque. Leurs Majestés reviendront ce soir. L'enthousiasme va en croissant sur leur passage.

Madrid, 26 août. — Des dépêches officielles disent qu'il n'existe plus d'insurgés dans la province de Valence.

En Catalogne les bandes du Prieuré ont fait leur soumission. Les insurgés se rendent en masse.

Dans l'Aragon, la bande de Pierrad, découragée, se disperse.

Pau, 28 août. — On mande de la frontière que la presque totalité des insurgés composant la bande d'Aragon, vient de franchir la frontière par Urdos.

On procède à leur désarmement.

Florence, 27 août. — On lit dans la *Gazette officielle* :

« Quelques journaux, au sujet du désagréable incident qui s'est produit entre l'Italie et la France, relativement à la formation de la légion d'Antibes, parlent d'influences occultes, de notes réitérées d'un côté et de notes menaçantes de l'autre. Les négociations étant pendantes, le gouvernement doit s'imposer la plus grande réserve; mais il déclare dès à présent que de pareilles nouvelles sont entièrement inexacts. »

Pour les dernières nouvelles : P. GODERT.

Nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur le beau numéro que l'*Univers illustré* publie cette semaine. Toutes les gravures sont consacrées aux principales actualités sur lesquelles s'est portée l'attention du public. Pour en faire apprécier tout l'intérêt, il nous suffira de citer : la grande Retraite aux flambeaux qui a eu lieu le 15 août au camp de Châlons; le portrait de l'empereur Maximilien, d'après un dessin envoyé de Queratero; les Algériens bijoutiers à l'Exposition; l'Intérieur du pavillon mauresque dans la section allemande du Champ-de-Mars; les différents types de l'exposition canine à Billancourt; un procès de Fenians en Irlande; deux planches consacrées au tir fédéral suisse; les insignes royaux de Hongrie, etc. N'oublions pas de rappeler que la prime exceptionnelle (*les Œuvres complètes de Balzac, illustrées de 1,000 dessins*) n'est délivrée que jusqu'au 31 août, dernier délai, aux personnes qui s'abonnent pour un an à l'*Univers illustré*.

C'était la première fois que le vieillard faisait un si grand éloge à son fils adoptif; il surprit les deux jeunes gens.

— Tes trois dernières symphonies sont dignes d'être signées du grand nom de Joseph de Haydn, et la sonate ne serait pas désavouée de Mozart lui-même.

— Vous allez trop loin, cher monsieur Halfner, et vous dites que vous n'êtes pas aveuglé par votre amitié?... Malheureusement, je ne suis pas un Mozart, moi. Pour écrire cette sonate que vous vantez tant, il m'a fallu bien des jours...

— Le temps ne fait rien à l'affaire, comme dit un auteur français, répartit M. Halfner.

— Tandis que Mozart a écrit toute l'ouverture de *Don Juan* en une nuit, continua Karl, et c'est sa meilleure.

— Vous étiez près de lui cette nuit-là, n'est-ce pas, mon cher parrain? demanda Marie de sa voix la plus douce et la plus affectueuse.

— Oui, mon enfant : sa femme, Constance Weber, et moi, nous passâmes toute la nuit, lui contant à tour de rôle des histoires gaies pour le tenir éveillé.

— Il a vait donc envie de dormir ?

— Oui, ma fille, il était fatigué; pour s'exciter au travail, il avait bu du punch, et ce punch l'accablait.

— Quelles histoires lui contiez-vous? interrogea Karl.

— Ma foi, toutes sortes d'aventures bizarres, des contes de fées.

— Cela le divertissait ?

— Mais oui, ma fille; parfois il riait jusqu'aux larmes.

— Et il pouvait travailler en vous écoutant ?

— Parfaitement; il ne travaillait même qu'en nous écoutant, car, aussitôt que nous nous taisions, il s'endormait.

— Pourquoi ne le laissez-vous pas dormir? Il était donc bien pressé de finir son ouverture ?

— Je le crois bien, chère petite! La première représentation de *Don Juan* devait avoir lieu le lendemain.

— Quoi! la pièce avait été répétée, elle était sue, et l'ouverture n'en était pas encore faite ?

— Cela t'étonne? Ce fut ainsi pourtant. Wolfgang un peu tracassé et ne se sentant pas en bonne disposition de travail, avait attendu jusqu'au dernier moment, se promettant de faire une ouverture

remarquable, et, en une nuit, il lui fallut s'exécuter, faire un tour de force. Constance et moi nous le vîmes tellement fatigué, que nous l'engageâmes à prendre du repos; mais il n'y consentit qu'après nous avoir fait promettre de le réveiller au bout d'une heure. Quand nous revînmes pour tenir notre promesse, il goûtait un si bon sommeil, que nous le laissâmes dormir une heure de plus. Il était cinq heures du matin lorsque nous le réveillâmes, et il avait donné rendez-vous aux copistes pour sept heures. Quand ils arrivèrent, l'ouverture était terminée.

— Il avait bien employé son temps, dit Karl. Mais les copistes, eux aussi, étaient forcés de bien se hâter.

— Tu n'en doutes pas, tu sais ce que c'est : ils n'avaient pas plus de temps qu'il ne fallait pour faire les copies nécessaires à l'orchestre.

— Mais alors, on ne répéta donc pas l'ouverture ? demanda Marie.

— On ne le pouvait pas; les musiciens furent obligés de jouer sans avoir fait aucune répétition.

— Ceci fait l'éloge de ces musiciens-là. Jouer à première vue n'est pas chose aisée. Et se tirèrent-ils bien de cette difficile épreuve ?

— A leur honneur, mon enfant.

— Et Mozart ne fut pas malade de cet excès de travail ? dit Karl.

— Point; le lendemain je le vis plus dispos que jamais.

— Comment travaillait-il habituellement ?

— Il travaillait de préférence dans son lit, depuis six ou sept heures jusqu'à dix. C'était une habitude un peu paresseuse; je lui en faisais parfois le reproche.

— Sa santé ne fut jamais bien solide, je crois ? Il souffrait beaucoup lorsqu'il composa la *Flûte enchantée*, la *Clémence de Titus*, et son fameux *Requiem*, n'est-ce pas ?

— Oui, mon fils, ce *Requiem* fut sa dernière œuvre; il me rappelle la triste fin de mon pauvre ami, et une histoire qui m'a beaucoup impressionné.

— Quelle histoire, mon père ?

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN FINANCIER.

La rente française est d'une insensibilité complète; elle est offerte aux environs de 69.80 et demandée à 69.70. On hésite à croire aujourd'hui qu'elle atteigne le cours de 70 avant le détachement du coupon, ainsi qu'on l'espérait. Du reste, l'ensemble du marché est sans affaires et sans animation.

L'italien se tient à 49.25, le mobilier à 521.25, l'immobilière à 152.50.

Le Comptoir d'escompte est faible à 720. Pourquoi

les obligations russes ne sont-elles pas encore cotées, bien que le second versement soit fait? Cette négligence réelle ou calculée inquiète les porteurs. La chancellerie russe avait entouré cette affaire de toutes les chances désirables de succès; elle a été jusqu'à faire largement de ses propres deniers les fonds de la publicité; elle avait compté sans doute sans son mandataire, mais elle comptera. N'est-il pas regrettable de voir les meilleures affaires chanceler par des fautes grossières d'administration?

Le tunisien fait toujours beaucoup de bruit. On as-

sure cependant que « les fonds sont en route pour le paiement des arrérages du premier emprunt », celui émis par le Comptoir d'escompte; malheureusement nous connaissons trop cette phrase depuis les mexicaines! émises par le Comptoir d'escompte.

Mais qu'on se rassure, si le bey est en retard c'est que la récolte des olives a été mauvaise et que le choléra sévit dans ses États! Il y a donc des emprunts étrangers qui reposent sur des olives et la clémence des maladies? Si vous n'y croyez pas, je vous donnerai l'adresse où l'on fait cette réponse

sans rire, à moins que ce ne soit dans sa barbe. Les moutons de la Roumélie offerts par MM. Peireire, justement tancés, furent la première facette du genre. Mais, quelque mauvaise que puisse être leur qualité, je les préfère encore aux olives, bien qu'elles paraissent un progrès.

Ah! les emprunts étrangers sont de bien redoutables machines, auxquelles il faudra faire attention, plus que par le passé. — P. Lambert.

P. GODET, propriétaire-gérant.

JOURNAL DES DEMOISELLES (55^e Année)

Le JOURNAL DES DEMOISELLES paraît le 1^{er} de chaque mois, par livraison de 32 pages, avec Planches de Patrons: Robes, Manteaux, Lingerie, Broderies, Tapisseries, Cartonnages. — 18 Gravures de Modes. — Gravures artistiques. — Fac-simile d'Aquarelles. — Musique, et cætera.

Paris: 10 francs. — Départements: 12 francs.

TROIS ÉDITIONS BI-MENSUELLES

Paraissant en deux fois, le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La Violette, avec un grand Patron imprimé recto et verso.

Paris: 15 francs. — Départements: 18 francs.

La Bleue, avec 30 Gravures — total 42 par an — et 8 pages de Modes par mois.

Paris: 16 francs. — Départements: 18 francs.

La Verte, avec les Patrons et les Suppléments de Modes, des deux autres Éditions.

Paris: 20 francs. — Départements: 24 francs.

Les Abonnements ne se font que pour l'année entière et datent du 1^{er} janvier.

On s'abonne à l'un ou à l'autre des deux journaux en envoyant un mandat de poste ou une valeur timbrée, à vue, sur Paris, à l'ordre du Directeur du Journal. **Toute Personne des Départements qui en fera la demande par lettre affranchie recevra FRANCO un Numéro Specimen de l'un des deux Journaux.** A Paris, 1, Boulevard des Italiens, même Administration que LE PETIT COURRIER DES DAMES, Journal des Modes (45^e année).

LA POUPEE MODÈLE
Journal des Petites Filles

QUATRIÈME ANNÉE.

La POUPEE MODÈLE paraît le 15 de chaque mois, en une livraison de 24 pages de texte, — contenant de petits Contes moraux, — Conseils aux petites Filles, — Gravures de Modes d'Enfants et de Poupées, — Travaux d'aiguille et de tapisseries faciles à exécuter, etc., — Images colorées, Surprises, Feuilles à découper, etc. — Cartonnages, — Joujoux, — Petit Théâtre, — Musique, etc.

Paris: 6 francs. — Départements: 7 francs 50 cent.

La collection entière des trois 1^{res} années forme trois beaux volumes in-8°. — Même prix que l'abonnement. — Les abonnements ne se font que pour l'année entière et datent du mois de novembre.

La collection entière des trois 1^{res} années forme trois beaux volumes in-8°. — Même prix que l'abonnement. — Les abonnements ne se font que pour l'année entière et datent du mois de novembre.

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE
UNE MAISON
AVEC TERRAIN.

D'une superficie de 100 mètres, à l'angle de la rue Neuve-Beaurepaire et de la rue du Temple. S'adresser audit notaire et à M. Auguste COURTILLER, à Saumur.

A VENDRE

JOLIE PROPRIÉTÉ

A 10 kilomètres de Saumur, Jardin fruitier et d'agrément, en plein rapport; revenu assuré: 5 0/0, pouvant s'élever à 15 0/0 dans trois ans.

S'adresser, pour tous renseignements, à M^e TOUCHALEAUME, notaire. (229)

A AFFERMER

Pour entrer en jouissance à la Toussaint prochaine,

UN PETIT LOGEMENT

Et UN JARDIN bien affrûité, situés au Pont-Fouchard, commune de Bagneux.

S'adresser à M. AUDRAIN, propriétaire, qui l'habite. (456)

A LOUER

PRÉSENTMENT,

UNE MAISON, située rue de la Petite-Douve, n° 17. S'adresser à M. DUFOUR, huissier.

VENTE MOBILIÈRE

Le dimanche 1^{er} septembre 1867, à 10 heures du matin, en la maison du sieur Beny, sise à La Motte, commune d'Artannes,

Il sera procédé, par le ministère de M^e Laumonier, notaire à Saumur, à la vente aux enchères de mobiliers appartenant à demoiselle Madeleine-Renée Charbonneau, interdite, placée à l'hospice civil de Doué.

On vendra:

Deux lits complets, draps et chemises, tables, armoire, vins blanc et rouge en bouteilles et en barriques, fûts vides, une jument, plusieurs lots de bois et de foin, et quantité d'autres objets.

On paiera comptant, et cinq centimes par franc en sus. (461)

AVIS

UNE COMPAGNIE D'ASSURANCES contre l'incendie demande un DIRECTEUR particulier pour l'arrondissement de Saumur.

Il n'est pas indispensable d'habiter le chef-lieu d'arrondissement.

Fortes remises, traitement fixe. Ecrire, FRANCO, à M. BÉNION, rue d'Anjou, Angers. (437)

A LA VILLE DE PARIS.

On demande un apprenti pour le commerce. (425)

FABRIQUE D'ENCRE

de PASQUIER, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur.

Cette encre est inaltérable et n'oxyde pas les plumes métalliques.

HISTOIRES
DU
VIEUX TEMPS

EXTRAITS DU MANUSCRIT DE L'ÉCUYER LOYS DE CUSSIÈRE, Gentilhomme angevin.

Revus et publiés par son petit-neveu,

Le Chevalier DE GLOUVET.

Un fort volume in-18 Jésus de plus de 600 pages.

PRIX: 4 francs.

En vente à Saumur:

Chez P. GODET, imprimeur-libraire; GRASSET, libraire; JAVAUD, libraire.

ABONNEMENTS.

Un an. 64 fr.
Six mois. 32 fr.
Trois mois. 16 fr.

LE COURRIER FRANÇAIS
JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN.

ABONNEMENTS.

UN MOIS :
5 fr. 50 c.

Le *Courrier français* est le journal de Paris qui donne la plus large place à l'étude des questions sociales et départementales. Fondé en dehors de toute influence financière, il prend en toute circonstance les intérêts du public, des Actionnaires et des clients contre tous les abus et tous les monopoles. C'est le journal de tous, fait pour tous et par tous. Il publie en feuilleton des romans intéressants, *moraux* et bien écrits. Chaque abonnement donne droit, aux conditions ci-après, à une **PRIME GRATUITE** composée de volumes.

Abonnement de UN MOIS. 1 fr. de volumes.
— TROIS MOIS 3 fr. —
— SIX MOIS 6 fr. —
— UN AN. 12 fr. —

Un Numéro d'essai est envoyé GRATUITEMENT à tous ceux qui en font la demande par lettre affranchie.

Abonnements et Rédaction: 9, Rue d'Aboukir, 9.

Chez JAVAUD, libraire-éditeur, à Saumur,
IDÉES PRATIQUES

SUR

LA CAVALERIE

Par M. le général de division comte de ROCHEFORT,

Un fort volume in-8°, avec planches et tableaux explicatifs, orné du portrait de l'auteur.

Prix: 6 francs.

Cet ouvrage est précédé du récit de la brillante conduite faite par MM. les officiers de l'Ecole de cavalerie à leur général, lors de son départ pour l'armée d'Italie, fête qui a eu tant d'éclat, que Saumur en conservera toujours un précieux souvenir.

BOURSE DE PARIS.

RENTES ET ACTIONS au comptant.	BOURSE DU 27 AOÛT.			BOURSE DU 28 AOÛT.		
	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
3 pour cent 1862.	69 70	» 05	» »	69 52	» »	» 17
4 1/2 pour cent 1852.	100 »	» »	» 40	100 »	» »	» »
Obligations du Trésor.	471 25	» »	1 25	470 »	» »	1 25
Banque de France.	3310 »	5 »	» »	3300 »	» »	10 »
Crédit Foncier (estamp.)	1382 50	5 »	» »	1372 50	» »	10 »
Crédit Foncier colonial	560 »	» »	» »	560 »	» »	» »
Crédit Agricole	625 »	» »	» »	622 50	» »	2 50
Crédit industriel.	640 »	» »	» »	640 »	» »	» »
Crédit Mobilier	316 25	» »	1 25	305 »	» »	11 25
Comptoir d'esc. de Paris.	713 75	1 25	» »	713 75	» »	» »
Orléans (estampillé)	892 50	» »	2 50	891 25	» »	1 25
Orléans, nouveau	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Nord (actions anciennes)	1155 »	» »	5 »	1155 »	» »	» »
Est.	545 »	» »	2 50	546 25	1 25	» »
Lyon nouveau.	892 50	» »	3 75	890 »	» »	2 50
Paris-Lyon-Méditerranée.	» »	» »	» »	» »	» »	» »
Midi.	553 75	3 75	» »	552 50	» »	1 25
Ouest.	570 »	» »	2 50	568 75	» »	1 25
C ^e Parisienne du Gaz.	1573 75	» »	6 25	1565 »	» »	8 75
Canal de Suez.	312 50	» »	3 75	312 50	» »	» »
Transatlantiques.	338 75	» »	7 50	338 75	» »	» »
Emprunt italien 5 0/0.	48 95	» »	15 »	48 95	» »	» »
Autrichiens.	477 50	» »	1 25	477 50	» »	» »
Sud-Autrich.-Lombards.	380 »	1 25	» »	378 75	» »	1 25
Victor-Emmanuel.	55 50	» »	» »	52 »	» »	3 50
Romains.	55 75	» »	1 25	54 »	» »	1 75
Crédit Mobilier Espagnol.	200 »	» »	» »	196 25	» »	3 75
Saragosse.	85 »	» »	1 »	82 50	» »	2 50
Séville-Xérès-Séville.	26 »	» »	» »	24 »	» »	2 »
Nord-Espagne.	74 »	» »	» »	75 »	1 »	» »
Compagnie immobilière.	143 75	» »	5 »	143 75	» »	10 »

OBLIGATIONS 3 p. 0/0, garanties par l'État, remboursables à 500 fr.

Nord.	320 »	» »	» »	317 50	» »	» »
Orléans.	314 50	» »	» »	312 »	» »	» »
Paris-Lyon-Méditerranée.	318 »	» »	» »	318 »	» »	» »
Ouest.	311 »	» »	» »	310 75	» »	» »
Midi.	311 »	» »	» »	310 75	» »	» »
Est.	314 50	» »	» »	313 50	» »	» »

Saumur, P. GODET, imprimeur.